

«Rare est la paternité heureuse dans le roman québécois»

Claude Gauvreau

«La figure du père dans notre littérature est problématique, voire tragique», affirme Lori Saint-Martin, du Département d'études littéraires. Mme Saint-Martin termine actuellement une analyse comparative de la figure paternelle et de la relation père-enfant dans le roman québécois depuis 1975, étude menée à la lumière de la critique féministe.

L'intérêt de Lori Saint-Martin pour cette question est né d'un précédent projet de recherche axé sur la relation mère-fille. Elle y montrait que cette relation, pivot de l'identité féminine selon de nombreuses théoriciennes féministes, était un thème marquant de l'écriture des femmes. «En menant la recherche, j'ai constaté que la figure du père était souvent présente, en filigrane, et que la relation père-fille notamment était importante dans beaucoup d'écrits féminins. C'est cette relation au père, quasi ignorée, que j'ai voulu étudier, tant dans les oeuvres de femmes que d'hommes.» Elle a alors choisi de confronter deux corpus de textes, masculins et féminins, permettant de recueillir des données comparatives sur la manière dont la question du père était posée.

Pour explorer les représentations récentes de la paternité, Lori Saint-Martin a travaillé essentiellement à partir de romans d'écrivains de tous âges. Du côté des femmes, elle a étudié des auteurs comme Monique Proulx, Jovette Marchessault, Francine D'Amours, Francine Noël, Élise Turcotte et, chez les hommes, Robert Lalonde, Stéphane Bourguignon, Louis Hamelin, Pierre Nepveu, Jacques Poulin, pour ne nommer que ceux-ci.

Une figure complexe

Il y a encore beaucoup de pères ab-



Photo : Nathalie St-Pierre

Lori Saint-Martin, professeure au Département d'études littéraires.

sents dans notre littérature, soutient Mme Saint-Martin. «Dans certains textes, on le bannit dès les premières lignes, soit parce qu'il est mort, soit parce qu'il est parti. Quand il est présent, il est souvent un mauvais père, ne tenant pas ses promesses, engendrant des insatisfactions et des déceptions. Il est faible, il boit, il est incestueux. D'ailleurs, le thème de l'inceste occupe une plus grande place dans la littérature québécoise, un phénomène relativement récent. Quant à la mère, omniprésente, elle exerce un pouvoir dans la famille, même si elle

en a peu dans la société.»

Chez les auteurs masculins, les pères sont souvent malheureux et découvrent la paternité au moment où les enfants les quittent, souligne Mme Saint-Martin. «On sent beaucoup de douleur dans la représentation masculine de la paternité comme si les hommes, rejetant la figure du père autoritaire, ne savaient pas comment s'approprier leurs enfants. Il est vrai qu'ils disposent surtout d'antimodèles auxquels ils ne veulent pas s'identifier. Parmi les écrivains qui sont dans la vingtaine, plusieurs ont

été privés de leur père à cause d'une séparation et on devine chez eux une colère ou un manque. Dans les textes de femmes, on trouve davantage d'agressivité et même de la violence à l'égard du père. Toutefois, on y présente à la fois des modèles positifs (mère aimante ou tendre) et négatifs (mère étouffante, envahissante) de la maternité.»

Il reste que les cas de paternité heureuse, tant chez les auteurs masculins que féminins, sont plutôt rares, reconnaît Mme Saint-Martin. Règle générale, le père est trop loin (absence physique) ou trop près (inceste). «Néanmoins, je ne voulais pas aborder la question du père uniquement dans une perspective traditionnelle, en le réduisant à une figure d'autorité ou à l'incarnation de la loi, même si ces images sont encore prégnantes dans plusieurs écrits. Il arrive aussi que le père soit un objet d'amour ou de désir pour ses enfants et un sujet désirant, tendre, aimant ou souffrant. Ce type de représentation de la paternité est peut-être encore minoritaire dans nos romans, mais il existe.»

Un nouvel intérêt

Lori Saint-Martin rappelle que les premières analyses féministes, en littérature, dénonçaient les «images» des femmes présentées dans les textes masculins. Par la suite, la plupart des critiques féministes ont délaissé ces textes pour se concentrer sur les seules productions écrites par des femmes. Cette évolution, naturelle et compréhensible selon elle, a eu toutefois pour conséquence une quasi-absence de lectures féministes récentes de textes d'hommes. «Compte tenu que la critique au féminin a considérablement évolué depuis une dizaine d'années, il importe d'examiner de nouveau les textes masculins, moins

pour les dénoncer que pour les analyser en profondeur.»

Des écritures différentes?

Une lecture comparative comme celle que propose Lori Saint-Martin permet aussi de poser une question qui se trouve au cœur de la réflexion féministe, celle de savoir si l'écriture porte des marques en fonction du sexe de l'auteur et ce, à partir d'un double corpus plutôt que des seuls textes de femmes. Une démarche rarement entreprise par la critique québécoise. «Quand on lit, on connaît toujours le sexe de l'auteur et cela colore, qu'on le veuille ou non, notre lecture. On lit différemment un auteur masculin et un auteur féminin. On a souvent dit que l'écriture des femmes était circulaire, émotive, subjective et que celle des hommes était linéaire et rationnelle. Maintenant, on a plutôt tendance à parler au pluriel d'écritures au féminin et au masculin. Personnellement, je ne crois pas qu'il y ait un style d'écriture proprement féminin ou masculin.»

Si nous ne sommes pas encore prêts à célébrer la paternité dans la sérénité, peut-être que les choses seront radicalement différentes dans vingt ans, s'interroge la chercheuse. «Actuellement, la question du père demeure complexe, mais cette recherche m'a amenée à éprouver une plus grande compassion pour les hommes... et pour les pères en particulier.» ●